

LE CALEPIN BLEU

N°75
1^{er} JUIN 2024



Un bel été ...

Pierre ROSSET - «Le révolté» (LCB 74) 3

Kheira M. - «À nos grandes femmes, les hommes reconnaissants» (LCB 74) 7

n°75 - Un bel été ...

Christelle MATHIEU
La porcherie enchantée 10

Kheira M.
Elle a été mon éternel été 13

Sylvie VAN PRAËT
Seul au rivage 17

Pierre ROSSET
Un bal été (pas) comme les autres 22

Méline L.
Le souvenir des jours heureux 27

Florence KRAMER
Skate and surf 28

Richard QUESNEAU
Les instits - épisode 1 32
Les instits - épisode 2 35
Les instits - épisode 3 38

Françoise DANIEL
1976 43

Christelle MATHIEU
L'abandon en héritage 48

Pierre ROSSET

« Le révolté »

"Avant j'étais en colère/Maintenant je suis révolté..."

P. Rosset, Colère et révolte, Le Calepin Bleu n° 68

Avec le thème "Révolte" du Calepin Bleu du 1^{er} mai (jour de la Fête du travail) il allait avoir l'occasion d'écrire, d'expliquer et de justifier sa révolte... Notons tout de suite qu'il était avant d'écrire loin d'imaginer en arriver là... Oui, même très loin! Mais quand pour lui cela devient salutaire, nécessaire, voire vital, il pense (avait-il seulement raison) essentiel d'oser s'exprimer... Mais si ce n'était pas sa première révolte, là il allait d'une manière évidente dépasser ses propres bornes.

Voilà donc ci-dessous (entre guillemets) son propos concernant l'objet et la raison (plus qu'étonnante) de sa révolte.



« Ce dimanche 7 avril en cherchant sur internet je suis tombé par hasard sur un slogan qui m'a mis vraiment en colère. Ah! Non il n'est pas question du tout que j'accepte sans rien écrire sur celui-ci. Je ne suis pas d'accord et je vais le faire savoir. Je ne lâcherai rien. J'irai jusqu'au bout et s'il le faut pour me faire entendre j'irai à Bruxelles leur dire en face, les yeux dans les yeux, ce que j'en pense. C'est le moment, maintenant que je vais en avoir bientôt l'âge, comme ma belle-sœur Élisabeth (une presque jumelle),

mes amis Joël (l'éducateur) amateur comme moi de couteaux artisanaux, Jean-Louis (l'artiste poète du feu et de la terre), Roland (le militant associatif) et mon ami Pierrot (l'instituteur) qui - dans un temps lointain avec moi et quelques autres - jouait dans *La fleur de lune*¹... Ah ! Cette fleur rare et difficile à trouver car ne poussant qu'à la pleine lune. Toute une riche aventure. J'avais alors vingt ans, ma jeunesse... Notre jeunesse !

Non, je le répète encore une fois, je dis non. Parce que je ne comprends pas ce slogan numérique avec ses trois 7 qui arbitrairement pose des limites. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à le critiquer. Quelqu'un dans *Le Monde* du 26 avril 2010 ne l'apprécie guère et refuse en quelque sorte d'être hors-jeu. Hors-jeu ! Le mot se veut juste et pertinent. Quand j'étais enfant puis adolescent et adulte insouciant, je n'ai jamais rien dit, ni écrit là-dessus, car je ne me posais pas la question. Maintenant que j'ai pris de l'âge, beaucoup d'âge, celui-ci me révolte et la question des 7.77 s'impose et pose un vrai problème. Non, elle n'a rien à voir avec le Boeing 777, ni avec Lamech, le père de Noé (celui de l'Arche) mort à 777 ans. C'est celle de *Le Journal de Tintin* destiné aux jeunes de 7 à 77 ans de retour le 8 septembre 2023 dans un numéro spécial pour l'anniversaire de ses 77 ans. Celui-ci publié par *Le Lombard* - l'éditeur bruxellois qui persiste et signe à nouveau son slogan - est pour ce dernier "l'occasion de fêter le passé, le présent et (même) le futur"...

Le futur !... Peut-il y avoir un futur après 77 ans ? Rien que d'y penser et de l'écrire, ça me donne le cafard et me révolte. Pourquoi cette limite d'âge arbitraire, inconvenante ? Oui pourquoi ?... L'internet laisse entendre que c'est à cause de

1. *Spectacle pour le jeune public créé au début des années 70 par la Compagnie des trois Cailloux (groupe de recherche en activités dramatiques).*

Notre-Dame de Paris (que vient-elle faire dans cette histoire ?). Dans quelques mois, le 6 novembre de cette année précisément, un jour après la date de mes septante-sept ans, je ferai donc 'tintin' pour la lecture... Trop vieux, frappé par la limite d'âge des 77 ans... Un scandale belge (touchant aussi la France) qui hélas avec le temps perdure !... Imaginez, vous vivez sereinement en toute tranquillité parce que - selon ce même slogan - vous êtes depuis l'âge de 7 ans jeune (pourquoi jeune et pas enfant ?) et tout à coup brutalement vous ne l'êtes plus. Hors-jeu, hors norme, hors d'usage, obsolète, has been. Aux oubliettes, au placard, au rancard... Bon à rien... Sans journal de Tintin... Déjà vieux. N'est-ce pas révoltant ? Toute une vie de lecture ainsi devenue impossible, mise à l'écart... Pour ne pas dire réfugiée dans un coin sombre de la boîte des souvenirs, sans futur...

Au mot *souvenirs*, ma mémoire endormie depuis nos vacances chez notre fille en Occitanie, se réveille fortement surprise. Elle ne comprend pas la raison de ma révolte qu'elle juge injustifiée, incroyable, insensée, folle (le lecteur pourra trouver ici le mot juste ou en chercher un autre. Le dictionnaire a plein de mots qui ne demandent qu'à être utilisés à bon escient) parce que - ma mémoire me l'a rappelé avec force et vigueur - jamais je n'ai reçu, acheté, lu ne serait-ce qu'une seule fois *Le journal de Tintin* !... Jamais. Vraiment jamais. Son insistance intrusive me déstabilise et m'amène à accepter que malheureusement elle a raison. Oui ! Je suis bien forcé de le reconnaître, ce n'était pas ce journal que je lisais régulièrement quand j'étais enfant, mais celui de *Vaillant*, le journal le plus captivant (*Placid et Muzo, Pif*...). Alors, brutalement, du jour au lendemain serai-je avec cet oubli, cette inquiétante confusion, devenu tout à coup trop

vieux?... Vieillard avec un monocle, des binocles, des lunettes, une loupe peut-être sans pouvoir lire ce journal... Une casquette (ou un chapeau. J'en ai un tout neuf) sur la tête, une canne (ou une béquille) pour marcher. Ou alerte et nu-tête avec ou sans barbe, avec ou sans moustache... Je n'ose pas l'imaginer, cela me révolte... et me met hors de moi... »

Pris par le doute et sa propre révolte il oublie dans sa confusion de préciser qu'il connaît bien *Tintin*, pas le journal bien sûr mais les albums d'Hergé (il les a tous sur son Ipad) qui eux n'ont pas (et n'ont jamais eu) de limite d'âge. Enfin face à tout cela, le lecteur pourra se dire - après tout - que si *Le Journal de Tintin* est toujours pour les "jeunes de 7 à 77 ans", rien n'empêche bien évidemment quelqu'un de le lire jusqu'à la fin de ses jours... Ce qui en l'occurrence est bien l'entière vérité. Elle ne justifie aucunement sa révolte. Alors, pourquoi celle-ci ?

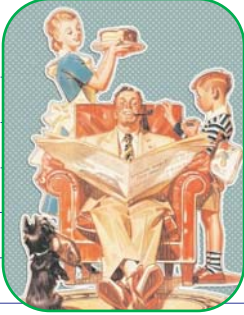
En conclusion, le lecteur l'aura sans aucun doute compris, cette révolte est inutile, absurde et incompréhensible car, sûr d'avoir entièrement raison, il se révolte contre quelque chose qui en fait n'existe pas. À moins que cette révolte, sans en avoir l'air, trouve malgré tout une juste justification!... Une lutte éperdue contre tout ce qui paraît être injuste?... C'est évidemment une hypothèse très hasardeuse car qui à part lui pourrait vraiment le savoir?...



Hergé a eu l'élégance de mourir à... 76 ans !

Kheira M.

« À nos grandes femmes,
les hommes reconnaissants »



On les croise absolument partout. À la pharmacie ou chez le médecin où elles font la queue des heures sans jamais se plaindre. Aux kermesses de l'école avec leurs gâteaux, dans les bus ou dans les bibliothèques.

Sur les marchés aussi, toutes chargées comme des mules, chez Lidl, Intermarché, Auchan avec un voire deux caddies. Elles s'affairent dans les rayons, traquent les promotions du jour, font les courses efficacement. Il faut que les petits ne manquent de rien, qu'ils mangent équilibré, qu'ils soient bien vêtus, bien nourris, bien beaux. Elles ne sont jamais seules, cela va sans dire.

Elles ont deux trois quatre enfants ou plus, et en bas âge les petits sinon ce n'est vraiment pas drôle. On les reconnaît entre mille. Elles courent, font des demi-tours, sortent un mouchoir pour moucher le petit dernier, calment le grand, donnent une compote au moyen. Bref elles font mille et une choses à la fois et jamais rien pour elles.

À la maison, ce n'est guère mieux. Elles rangent les courses, cuisinent, aèrent les chambres, font le ménage très, trop régulièrement, s'occupent du linge, repassent, font les devoirs avec les petits, leur préparent des crêpes, gratins ou autres gâteaux maison, des tajines... De vrais petits robots dévoués corps et âme à une famille énergivore toujours plus demandeuse

et toujours plus exigeante. Jamais elles ne se plaignent, jamais elles ne baissent les bras. C'est leur rôle, leur mission, leur devoir. Et puis qui le ferait à part elles ?

Les maris et père de famille pourraient-ils aider en quoi que ce soit ?

Voilà bien là une question assez pertinente.

Mais enfin, reprenez-vous, vous n'y pensez pas ! Ils n'ont pas le temps ces pauvres hommes. Entre le travail, le café, la télé, l'apéro ou/et les potes, faut les comprendre. Faites un effort.

Non non ces femmes sont des indépendantes, elles aiment tout faire seules et plus il y a du challenge et plus elles aiment, c'est certain.

Elles sont mariées car elles n'osent pas faire des bébés toutes seules, donc il y a un mari. C'est comme la bougie sur le gâteau d'anniversaire, ce n'est pas très utile ni essentiel mais tout le monde en veut une.

Il y a les bijoux de sacs et il y a les maris. Ça ne sert à rien mais ça accessoirise.

Je voudrais bien qu'un beau jour toutes ces femmes extraordinaires démissionnent et jettent leurs tabliers bien usés à la tronche de leurs époux en leur confiant leur progéniture.

Ils feraient ainsi enfin connaissance avec leur famille, la découvrirait d'un nouvel œil ou d'un nouvel angle, apprendraient à aller jusqu'à la cuisine et peut-être même jusqu'au lave-vaisselle qui sait ? Ils pourraient aller à l'école et se présenter à la



maîtresse qui ne les voit jamais. Aller à la pharmacie faire une heure de quête pour le doliprane du petit... bref faire tout ce qu'ils n'ont jamais fait en dix ou quinze ans de mariage.

Les femmes, elles, iraient sur une île, on les servirait comme des reines et elles reviendraient ou pas au bout de deux mois.



Je peux vous jurer que ces mecs râleurs, égoïstes machos et imbus de leur petite personne les accueilleraient autrement que par la fameuse phrase culte "On mange quoi ce soir?"

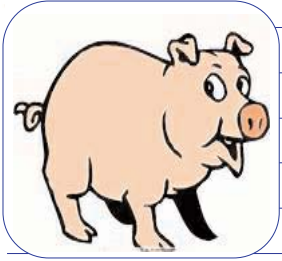
Ils auraient gravé sur leur front :

"À nos grandes femmes, leurs hommes reconnaissants."



Christelle MATHIEU

« La porcherie enchantée »



Cet été-là, il déménagea, pour la dernière fois, dans une porcherie voisine, au grand dam de son ex-épouse, Marie.

- Que diable venez-vous faire ici?, s'indigna la truie.

- Mais, maman, notifia le porcelet, ne nous as-tu pas inculqué la charité? Ce jeune homme est sans le sou.

La truie envoya au cachot sa mesquinerie et ouvrit la porte de sa porcherie à cet homme qui passait par ici. À la voir ainsi tortiller du cul, on éprouvait une gêne malsaine vis-à-vis de la représentation qu'on se faisait de sa sexualité.

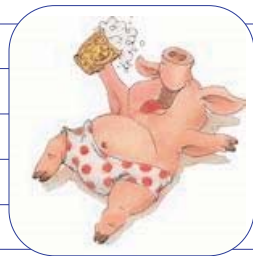
Vers minuit, le groin de la truie s'agrandit : vroom, vroom...

- Ma femme vrombit à n'en plus finir, dit le porc qui débarqua au milieu de la nuit.

Minée par la beuverie de son mari, elle l'amena à la salle de bains, lui fit couler un bain.

Le caleçon du porc époux fut pris d'une telle arrogance que ses guêtres en tombèrent d'un coup sec sur les pattes : boum! Vous conviendrez avec moi que l'alcool cause de l'embarras : le jeune homme sans le sou qui squattait la porcherie pour la première nuit, se faisait tout petit dans le lit.

En amont, en aval, par monts et par vaux, il formait à





l'intérieur de lui des interrogations, préférant se voir mort plutôt que d'entendre les criaileries de son hôte.

Il se méfiait des scènes de ménage.

Tandis qu'il cherchait à récupérer son sommeil, quelqu'un pénétra dans la tanière: Marie, l'ex-épouse!

- Que ton saint nom soit béni, Marie. Mais que viens-tu faire ici, en plein milieu de la nuit?

- Notre maison a brûlé, notre maison a brûlé!, criait-elle à tue-tête.

Mais comme vous savez, les voisins étant toujours plus geignards, la truie, maîtresse ménagère de la porcherie, alla vérifier si le logis avait bien été incendié. Et en effet, le feu crépitait encore. Les flammes émettaient une lumière blanche, bleue, puis jaune et rouge.

La truie s'agita. "Crotte! Il va falloir héberger l'ex-épouse, Marie", pensa-t-elle.

Mais il n'était pas question que Marie partage le lit consenti à son ex-mari. La truie trancha: Marie dormirait dans la baignoire, là où cuvait le porc. Marie remercia la truie de son hospitalité, d'autant plus que dans le quartier, sa sournoise mesquinerie ne passait pas inaperçue.

Pour s'assurer qu'il n'y ait pas rapprochement intime entre Marie et son époux le porc, elle entassa un tas de cartons sur leurs corps, comme une muraille.



- Excusez-la, elle a dû attraper une insolation, bredouilla le porc à voix basse, dans l'oreille de Marie.

Mais Marie n'était pas dupe de ses manœuvres, et la réputation du porc courait les rues.

Il couchait à droite, à gauche, bandant pour un oui ou un non, une capote au fond de la poche. Et puisque les porcs font des porcelets, l'enfant, à l'image du père, visait les bombes atomiques, avec un penchant sur les "seins obus". La truie, bien trop myope pour espionner son époux, le privait de téléviseur, convaincue du sens infaillible de sa règle. Mais le porc en profitait pour dévorer un recueil de poésies pornographiques.

Il ruminait en lui, avant de s'endormir, fixant le plafond, comme pour y suspendre sa culpabilité : "Les femmes ont défilé dans ma vie. Quand elles s'en allaient, il m'arrivait de faire semblant de souffrir. Je n'ai aimé ni mon père, ni ma mère".

Au matin, tous avalèrent le petit-déjeuner dans un silence de plomb. Aussitôt après, la truie récura la porcherie à la paille de fer. Elle envoya son fils le porcelet faire des courses au supermarché. L'époux porc était encore un peu éméché. L'ex couple Marie et le jeune homme écoutaient les infos à la radio.

Ils semblaient se foutre du sang qui coulait à l'abattoir.



✎

Kheira M.

« Elle a été
mon éternel été »



Je ne me souviens plus précisément quel âge j'avais.
J'étais enfant, six ans peut-être tout au plus, et cet été-là est gravé dans ma mémoire comme on marque les choses dans la pierre ou au fer rouge.
Elle est entrée et j'ai eu une vision angélique. Je me rappelle cette entrée si simple et si majestueuse à la fois. Son pas était léger, elle était vêtue de bleu et d'un foulard doré. Elle avait soigné sa tenue, nul doute. Elle semblait irréelle. Elle était si belle, si souriante. Tout le monde autour de moi la regardait.
Maman fut la première à courir vers elle et à l'enlacer. Longuement, très longuement, et du haut de mes six ans je ne comprenais pas trop pourquoi.
Ensuite elle s'est tournée vers nous.
Elles étaient toutes les deux radieuses, solaires, en parfaite symbiose, connectées à leurs cœurs, à leurs âmes. On aurait dit une seule et même personne. Elles étaient fusionnelles. Tous leurs gestes étaient les mêmes, les regards étaient tendres, l'étreinte si douce et leur immense amour palpable, réciproque. La seule différence : l'une avait de grands yeux bleus et l'autre

de grands yeux marron. C'est maman qui avait les yeux marron. Elle me regarda donc et me dit :

-Viens ma fille, viens embrasser ta grand-mère.

Je n'avais pas eu peur. Cette dame qui me tendait les bras me parut si jolie, si bienveillante qu'à mon tour je courus vers elle.

Puis elle me parla en arabe. Je le comprenais un peu. Elle me dit deux choses : que j'étais très belle et qu'elle aussi s'appelait Kheira. Cela semblait beaucoup l'amuser. Surtout quand quelqu'un disait "Kheira !" et que nous nous retournions toutes les deux. Des lors, elle ne me quitta plus. Elle semblait vouloir tout me dire, tout m'apprendre, tout me transmettre. Elle avait pour moi un amour irrationnel et me défendait tout le temps. Je n'étais pas sa petite-fille, je pense, j'étais sa fille. Je dormais près d'elle, je mangeais avec elle, elle m'emmenait partout, au souk, aux mariages, à la campagne. Sa maison était magique surtout pour une enfant. Il y avait des poules, des moutons, des chevaux et toutes sortes de fruits et légumes. La maison était en terre cuite très solide et très fraîche l'été car en Algérie on atteignait vite les quarante degrés dès le mois d'avril à l'époque. Il y avait les chambres, le salon et la cuisine tout autour et au milieu une grande cour avec plein de tapis kabyles. J'aimais cet endroit, il était très coloré, très accueillant et on s'y sentait si bien. Comme protégé de tout. Elle se tenait souvent au milieu près du grand olivier comme un grand sage africain sous son baobab. Elle semblait déteindre sur sa maison et sa cour. Tout était harmonieux, calme et si paisible. Il s'en dégagait une atmosphère de partage, de rires, de famille.

On s'y réunissait tous, petits et grands, pour les repas, pour le thé à la menthe, pour prendre les décisions importantes ou juste pour discuter.

...Je me souviens que quand grand-mère entrait, tout le monde se taisait. C'était impressionnant, cet ordre qu'elle faisait régner sans jamais hausser la voix ou le ton. C'était la maîtresse des lieux. C'était la gardienne, la transmetteuse, l'unique c'était elle et c'était comme ça. Papa mesure deux mètres il est très imposant mais même lui en sa présence ressemblait à un petit garçon. Rien n'impressionnait Papa à part sa belle-mère. Il l'embrassait toujours sur le front et répétait souvent "C'est une grande dame, votre grand-mère".

Cet été 84, on a eu la chance de passer deux mois entiers avec grand-mère. On faisait de la couture, des plats aux épices, des couscous et beaucoup de fêtes aussi.

Elle m'avait aussi offert ce qui reste encore aujourd'hui le plus beau cadeau que je reçus de toute ma vie et je frise la cinquantaine.



Elle m'offrit un agneau dont la mère venait de mourir. Je me souviens de ses mots: "Je te le confie, tu seras sa maman, il faut lui donner le biberon car il est tout seul et fragile. Le but est d'en faire le plus beau bélier du troupeau et j'ai pleine confiance en toi pour cela."

— Les années ont passé et on revenait tous les étés revoir ma grand-mère. Je ressentais toujours la même joie en la voyant et toujours la même peine en partant.

— Je sais aujourd'hui que vivre loin de ses enfants devait être terrible pour elle et si elle s'habillait si bien quand ils venaient la voir l'été, c'était pour leur faire honneur et manifester à sa façon son immense joie.

— Grand-mère est décédée tôt, à soixante-dix ans.

— Mais il me semble qu'elle est toujours là. Je vois son doux visage angélique, j'entends encore ses conseils et son rire qui résonnent en moi. Je pense à ce qu'elle dirait dans telle ou telle situation. Et tous les étés, quand je vais en Algérie, je me recueille très longuement sur sa tombe.

— Cet été fut pour moi le meilleur de ma vie et il me semble avoir été un été éternel. Je le revis dans ma tête des milliers de fois quand je vois un agneau, quand je bois du thé à la menthe ou quand je prie. Oui c'est aussi elle qui m'a appris à prier.

— Je souhaite à tout le monde un été de ce calibre, avec une personne aussi authentique et généreuse que ma Kheira.



Sylvie VAN PRAËT

«Seul au rivage»



— Longer le sentier entre les murs de pierre sèche _____
— trébucher sur les racines _____
— se retenir aux branches de genêt en arracher quelques fleurs
jaune acidulé _____
— et soudain s'agripper au sol comme pendant un vertige quand
la mer saute au visage _____
— couleur de ciel ou de sable, de prairie ou d'abysse. _____
— Ici ils disent "glaz". _____
— L'odeur devinée s'épanouit et les rochers et l'algue et les
coquillages en amas _____
— tout s'affiche en carte postale. _____
— Du haut de la falaise de sable et de roche effritée s'arrêter un
moment _____
— Ajuster d'un coup d'épaule le sac accrochée _____
— Saisir la rampe un peu rouillée _____
— Descendre les marches inégales toutes ensablées. _____
— Le vent s'invite moins dans la crique et la chaleur pèse déjà
sur le crâne et le dos, _____

les roches à peine apparentes traîtreusement embarquent le pied.

Le sable avale l'empreinte des pas.

Les vagues chuintent à l'envi le même refrain
inlassablement.

Chercher l'endroit où le corps devrait se poser,
Hésiter.

Là un sable encore trop humide.

À l'ombre une pierre inconfortable.

Ici, oui.

Roche et sable

pierres grains et eau

algues sèches trop odorantes.

Une sterne crie plonge et repart avant que dans l'éblouissement de l'écume on n'ait pu voir le plongeon puis l'envol. On sait qu'elle a agi ainsi. Parce qu'ici les gestes et les sons sont inaltérables.

On les reconnaît à un froissement de l'air. Une stridence. Une exhalaison. Un reflet.

Sur l'horizon la brume légèrement bleutée confond la terre et le ciel.

Mais on sait que l'île est là, à quelques milles alors on invente la courbe de sa côte et la terminaison de ses terres. On réinvente le sentier d'un bout à l'autre tant de fois parcouru. De mémoire. Le bain glacé sur la plage isolée, les goélands quémandeurs de morceaux de sandwiches, les jambes brûlées, les ajoncs dorés...

Sur l'eau entre les miroitements et les crêtes de vagues on croit voir on croit deviner mais le nuage soufflé de l'ouest dément l'illusion. L'eau assombrie pour un instant dit sa solitude. Ce n'était ni phare, ni voilier. Alors on guette comme s'il

en allait de notre vie.

— Notre vie posée là, dans cet instant de parfaite attente où les heures, les minutes se sont écoulées sans nous.

— Mais très vite le corps engourdi, on se lève, on s'étire - les goélands font ainsi -.

— On se croyait empli d'une envie de repos mais tout le corps se tend et réclame le mouvement.

— Aller à la rencontre de la première vague, la plus fluette la plus écumeuse.

— Retrousser les jambes du pantalon et crispé s'attendre au pire, au froid glacial des profondeurs.

— Mais non cette histoire d'eau glacée qui transite le corps entier n'était que crainte gamine. On s'enhardit et la vague suivante trempe les jambes du vêtement, capture les deux pieds dans le sable.

— Le dialogue de l'océan et de soi a commencé dans un sourire et l'on s'imagine seul, perdu sur ce rivage.

— On ignore les maisons vides aux volets clos et propres, aux jardins tondus. Ces tas de pierres serrés et cossus aux clôtures infranchissables.

— On a oublié le livre dans le sac et les pas nous mènent.

— Plié en deux comme vieux sur un champ on cherche des coquillages.

— Sans y croire puisqu'on les rejette à peine cueillis mais le geste est inscrit :

— se pencher, choisir le plus coloré, le plus gros, le plus biscornu, écarter le moindre défaut, perforation cassure et malgré ce travail d'orfèvre, le reposer, le laisser aux tempêtes qui en feront sable.

— Cette phrase si dense de l'aller-retour du bras aux yeux, du

dos cassé en deux, requiert un lent apprentissage. Petit tu criais t'émerveillais devant les plus inanes ; ce n'est qu'à l'adolescence que tu t'es isolé pour chercher dans les creux de roches.

Tu revenais silencieux la main fermée, les yeux brillants d'une découverte qui restera secrète. Comme un carnet, un journal intime.

Marcher la plante du pied encore tendre sur les laisses de mer, coquillages désertés et cailloux.

Ne porter le corps qu'un instant et suspendre le geste pour rebondir sur l'autre pied : cette démarche aléatoire petit à petit devient familière pour accéder aux creux des roches où se cachent tous les secrets d'enfance.

Au début du printemps le sable où l'on s'étend est lavé de marées, vierge. Une page on dirait et le doigt trace sans y penser les lettres d'un prénom. Une date. Un souvenir de soi écrit ici malgré les grandes marées. 30 juillet 1998 à 13 h 58.

Le soir s'attarde et la marée montante repousse les limites. Enfant, tu jouais à te battre avec elle à coup de châteaux forts imprenables, de douves profondes et l'on t'aidait mais on perdait dans un fracas de rires et de sable amassé à grands coups de pelles.

Mais ce printemps si frais n'augure aucune lutte. Seul dans la crique. Aucun château.

Jambes repliées sous le menton, acculé au plus près de la falaise on la regarde avancer.

Elle s'étale en larges éventails moussus et se retire.

Le fracas est plus vigoureux.

Les amas de coquillages gémissent,

un froissement d'étoffe lourde.

L'horizon s'est dégagé et l'île apparaît,

on ne s'était pas trompé. La ligne se dessine telle qu'on l'avait tracée.

La baie tout entière s'illumine.

Fermer un instant les yeux.

Et puis l'air s'emplit de sirènes. Mes oreilles s'en souviennent.

Une alarme. Le cœur qui manque une pulsation et qui devine.

La côte déborde de curieux.

Cet été-là la chaleur écrasait les reliefs.

Le 30 juillet 1998 à 13 h 58 la clarté parfaite de tes yeux s'est éteinte dans un fracas de tôle.

Au-dessus de cette baie.

Les avions ont plongé.

Les sternes se sont tus. Ils ont poursuivi leur chasse plus loin.

Ce soir la pénombre a bravé la marée

Arrêtée à mes pieds.

Les chaussures à la main,

remonter l'escalier et reprendre le chemin cabossé jusqu'à la maison.

Allumer un feu et dessiner encore et encore le profil tant aimé.



Pierre ROSSET

« Un bel été
(pas) comme les autres »

"Le soleil et le bleu du ciel, éclatants, qui promettent une journée magnifique, resplendissante, dont chacun se souviendra longtemps."

Olivier Seigneur, *Des lapins et des hommes.*

C'était un été particulier. Oui vraiment particulier... Pas comme les autres en quelque sorte. Le soleil était attendu. C'est du moins ce que la SNCF annonçait dans sa publicité pour l'achat de ses billets estivaux. Le soleil pour un billet à moindre coût ! Une tentante aubaine. Alors elle avait acheté l'aller et le retour. Au jour prévu en gare de Paris-Bercy tout s'était bien passé, départ sans retard sous un soleil de fin de matinée de bon augure.

À l'arrivée en milieu d'après-midi le train avait un retard de trente-neuf minutes à cause d'un incident technique. Rien de gênant pour elle car personne ne l'attendait. Le soleil brillait aussi dans un ciel bleu sans nuage. Elle était satisfaite de son choix, ses vacances commençaient bien... Elle imaginait là le bel été justifiant son voyage. Un été calme et reposant avec un ciel toujours bleu et une température pas trop élevée, comme ce récent été de canicule.



Une connaissance de sa nièce, partie en vacances sur la Côte d'Azur, lui avait loué pour dix-sept jours (15 août compris) son appartement. Un trois-pièces proche de la gare, du centre-ville et des commerces. Pas

besoin de prendre le bus... Les sorties (comme chez elle dans son quartier) se feraient tranquillement à pied, se disait-elle.

— Elle était, ce premier matin, assise à la terrasse d'un café, un bonnet rouge sur la tête (le jaune étant usé elle ne le mettait plus) et sa vieille canne (un héritage de son père) posée à côté d'elle. Si elle pouvait sans trop de pénibles efforts se déplacer avec l'aide de cette dernière, les escaliers étaient pour elle un incroyable enfer. Regardant les gens passer sur le trottoir elle dégustait à petites gorgées une bière bien fraîche. Pour cette première journée elle revisiterait la ville. Elle la connaissait déjà pour y être venue quelques années auparavant. Elle était heureuse de la redécouvrir et de pouvoir y reprendre d'anciennes habitudes. La ville avec sa pâtisserie, sa fromagerie aux mille fromages en face de la coutellerie (elle y avait acheté alors un petit couteau suisse qu'elle gardait depuis dans son sac à main), sa grande librairie, ses magasins, ses terrasses... Et le café à un euro dans un bar proche de la Poste...

— De son neuvième étage elle avait une vue splendide sur la ville. Bien exposé, ce logement recevait le soleil dès le matin, sur le balcon. Ainsi les premiers jours passèrent sans souci : petit-déjeuner ensoleillé sur ce balcon, promenades en ville, lèche-vitrines. Déjeuner modeste au restaurant, bière (souvent différente, elle aimait les découvertes) et café noisette à la terrasse d'une brasserie au coin d'une rue, toujours la même. Lecture aussi et/ou écriture des cartes postales pour la famille et les amies, assise sur le banc d'un parc ombragé. Passage à la librairie... Grande lectrice, elle y achèterait, un jour, un livre (ou plusieurs) de l'un de ses nombreux auteurs préférés : M.Connelly,



L. Gardner, P. Lemaître, E. Vargas... ou une nouveauté captivante qu'elle laisserait, après l'avoir lue, à son départ sur la table du salon.



Le cinquième jour, le temps s'est fortement dégradé et des nuages noirs apparurent alors en milieu d'après-midi. Puis vint l'orage en début de soirée. Un gros, très gros orage et des coupures de courant sur un quartier de la ville... Si son immeuble n'était pas concerné, l'ascenseur, quant à lui, pour des raisons inconnues, ne fonctionnait plus... Alors, alors! Adieu promenades en ville, gâteaux, déjeuners, bières et cafés?...

Oui, mais c'était mal la connaître car elle avait du caractère... Ainsi, pour échapper à l'enfer des escaliers elle décida - dans l'attente de la remise en marche de l'ascenseur - de rester dans l'appartement, de vivre le mieux possible dans celui-ci et sur le balcon en profitant du soleil... Le matin elle passait ses commandes et se faisait livrer notamment par une pizzeria réputée sa pizza (souvent la quatre-fromages), par le fromager ses spécialités d'Auvergne et par la meilleure pâtisserie ses gâteaux (le paris-brest et le merveilleux) préférés... Sa gourmandise (compagne de toujours) lui faisait alors agréablement oublier la panne de l'ascenseur.

Concernant la boisson, la brasserie des premiers jours lui avait livré une caisse de bières différentes et - de cette ville où l'eau est reine - un pack de bouteilles de Vichy Célestins...

L'après-midi elle faisait la sieste dans un fauteuil puis rejoignait son balcon avec un des livres achetés en librairie, une

bière ou un café (noir ou noisette, sans sucre). Elle profitait aussi de la vue sur la ville, prenait des photos et des notes, s'intéressait aux voitures circulant en bas, dans la rue... essayant, pour s'amuser, d'en reconnaître la marque et le modèle. Le soir elle regardait les étoiles.



Quelquefois pensive, elle cherchait (sans la trouver bien sûr) la planète du Petit Prince dans la voie lactée... Ces soirs-là elle se couchait tard mais se levait tard... Elle ne prenait pas alors son petit-déjeuner.

Le douzième jour, réparé en urgence (!), l'ascenseur fonctionnait à nouveau. Elle allait enfin pouvoir reprendre jusqu'à son



départ sa vie de vacancière et ses habitudes... Pour fêter cet événement, ce jour-là elle déjeuna (de bon appétit) dans un bon restaurant... Et, pour le plaisir, dans l'après-midi elle s'acheta une glace artisanale chez Moustache...

Ainsi, malgré la panne d'ascenseur et en se donnant les moyens d'être heureuse dans ce logement du neuvième étage et dans ses promenades en ville, elle vécut à sa manière hors de chez elle un "bel été"...

Rentrée à Paris à la fin de ses vacances elle s'est mise - à partir de ses notes - à écrire l'histoire de ses vacances à Vichy.

Épilogue.

Si par hasard un jour vous passez par-là, n'oubliez de goûter, d'acheter et d'offrir les

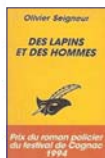


pastilles de cette dernière connues dans le monde entier.

Et si un autre jour vous allez à Paris, dans le quartier Mouffetard, le matin de bonne heure et que vous croisez une femme âgée avec un bonnet rouge sur la tête marchant lentement avec une canne en bois et un sac à provision à la main, dites-vous bien que c'est peut-être elle, l'héroïne de cette histoire... Vous pourrez même (attention c'est confidentiel!) - si vous avez de la chance - la trouver le midi, un dimanche par mois, au Petit Bistro, rue Mouffetard. Sa table habituelle est juste à côté de la porte... Et, peut-être - si vous lui demandez gentiment avec le sourire et un petit bouquet de fleurs - qu'elle vous racontera dans les détails son histoire...

PS. Cette histoire est vraie (enfin en partie seulement) mais je dois le dire c'est quelqu'un qui me l'a racontée. C'était, m'avait-il précisé alors, une tante éloignée prénommée Marguerite. Ne chercher pas à en savoir plus... je n'en sais pas davantage.

NB. Vichy, c'est une ville que j'aime parmi d'autres et dans laquelle j'ai vécu à trois reprises lors d'une cure thermale de mon épouse... L'immeuble aux neuf étages, le café du matin à un euro (à cette époque), le fromager et le coutelier (j'y ai acheté mon premier couteau *Perceval*) dans la même rue sont autant d'éléments véritables de ce texte. Quant à la panne d'ascenseur, celle-ci a vraiment existé. Mais au cinquième étage à Chambéry (la ville aux éléphants), une autre ville que j'aime aussi beaucoup, celle où habite mon fils.



Seigneur, Olivier (1994), *Des lapins et des hommes*, Paris, Librairie des Champs-Élysées. (Prix du roman policier du festival de Cognac, 1994)

Méline L.

« Le souvenir
des jours heureux »



Les oiseaux gais s'en sont allés,

Le corbeau rusé retrouve son domaine enneigé.

Les barricades s'effondrent une à une,

Laisant passer le froid mordant de l'hiver.

Le cœur bat à tout rompre.

Ne montrer aucune faiblesse.

Lourde est l'absence, légère est la chaleur printanière.

Danser, chanter, sourire.

Ne pas rester prisonnière du temps.

Par-delà la pensée vagabonde,

Place nette aux souvenirs des jours heureux.



Florence KRAMER

«Skate and surf»



Ce matin, elle se dirige vers la high school en skate, lorsqu'elle croise la Cadillac rose de Robert. Elle sait ce qui va se passer : il va lui caresser les seins, qu'elle vient tout juste de faire refaire, l'embrassera, puis la sautera, et elle sera encore en retard en cours. L'été californien est de plus en plus chaud et même s'il y a la clim dans la voiture, elle sera en sueur.

L'école appellera sa mère, qui lui fera encore la morale le soir. "Tu n'as rien de mieux à faire qu'être la pute du dealer du quartier ?" C'est plus fort qu'elle, la coke gratuite, chaque jour, c'est difficile de décrocher. Il n'y a que le soir, quand elle sort surfer, seule, qu'elle est elle-même. Ce jeu dangereux avec les vagues, dans l'obscurité, la fascine. Sentir l'océan, sa froideur, son mouvement implacable, glisser, éviter les rochers, elle ne s'en lasse pas. C'est son moment. Personne n'est au courant. Elle se fait peur, quand elle doit ramer pour revenir au rivage. Après, elle est épuisée, titube de bonheur jusque chez elle, s'endort d'un sommeil sourd, et ne se lève qu'à midi. Elle a toute la vie devant elle pour se lever tôt, ne pas commencer trop vite la même existence que celle de sa mère.

C'est un si bel été. Au skate park, elle rebondit sur les half-pipes, elle s'élanche, elle s'envole, retombe sur sa planche, ses mouvements sont infinis, surprenants, elle a un équilibre incroyable, elle domine son corps en douceur. Pas de compéti-

tion, juste des enchaînements de figures libres. La fin de la high school la réjouit : fini les intrigues dans les couloirs, pour savoir qui sort avec qui, les profs qui parlent en l'air, tandis qu'elle pense au skate park, sans vraiment écouter ce qui se passe, autour. Elle n'a jamais compris ce qu'on attendait d'elle. Elle a le même âge que les autres, mais sa vie a pris la tangente. Au moins une fois par jour, elle croise Robert et souvent ils font l'amour sur le sable avant qu'elle ne rentre chez elle. De la plage, elle voit la maison blanche de sa mère, sur laquelle se reflètent les rayons du soleil, colorant d'un jaune pâle les lamelles en bois de la façade. Quand l'obscurité arrive, elle se relève et part.

"Comment tu t'habilles ? C'est de la provocation, tu vas te faire violer, si ça continue." Sa mère n'en finit pas de la critiquer. Elle hausse les épaules, se prépare un sandwich et s'enfonce dans son pouf, le tel à la main, lit les messages sur insta, en réaction à la dernière photo d'elle en bikini qu'elle vient de poster. Elle connaît bien la plupart des garçons de son lycée, et il y a pas mal de "j'aime" dans les commentaires. Aucun ne l'intéresse, à part Robert. Sortir avec son dealer a des avantages, seulement il est si ouvertement polygame qu'elle sait qu'elle n'est qu'une parmi d'autres, et ça l'emmerde, au fond. Il a commencé à la baiser quand elle avait quatorze ans. Et depuis, il n'a pas arrêté. Elle en est à son troisième avortement. Elle fait aussi du rabattage pour lui. Elle sait quel type de fille l'excite. Il n'est pas très original : blondes ou brunes, elles doivent avoir le cul ferme, des seins, mais pas trop et pas plus de seize ans. À chaque fois, elle,



leur dit de ne pas revenir, de ne pas tomber dans la dope, comme elle. La plupart du temps, elles sont terrifiées par ce qui s'est passé, et le bruit se répand à la high school de se méfier de Virginie.

De sa chambre, elle voit la mer, qui la calme de tout. De la jalousie de sa mère, qui ne supporte pas que sa fille soit plus regardée qu'elle, de la dope, qui lui manque à chaque fois qu'elle veut arrêter, des mecs sans intérêt qu'elle se tape avec nonchalance. Robert n'est pas jaloux, du moment qu'il sent qu'il n'y a que lui. Elle surfe sur le malentendu. Les autres ne comptent pas. Son seul critère, c'est son envie. Est-ce que le corps de l'autre lui parle? Est-ce qu'elle veut la peau? Elle ne pense jamais à un quelconque avenir, c'est hors de son schéma.

Ce soir, pour une fois, elle a refusé de monter dans la Cadillac. Elle veut être à l'heure pour son boulot de serveuse au dîner de Jane. Gagner un peu d'argent autrement qu'en faisant des passes au motel après les cours. Elle a son calepin, note ce que veulent les clients, sourit, et le temps passe vite. C'est simple, en fait. Si les regards ne quittent pas ses seins, elle reste impassible. Ça y est, elle se sent prête à quitter Robert. J'en ai marre



de ce type, j'ai envie d'espace, de liberté, de lui dire merde. Je sens qu'il me bousille, je ne suis plus capable d'éprouver un sentiment. Il ne me reste que la méfiance, le sexe, les jeux de pouvoir. Je ne laisse rien percevoir de moi. Tout est calcul.

Maintenant, c'est le bon moment, puisque de toute façon, sa mère veut vendre la maison menacée par l'érosion, et qu'elles

iront habiter ailleurs. Quitter le skate park, s'éloigner de la mer, elle en pleure dans sa tête. C'est là qu'elle a grandi. Sûrement la vie continuera, différente. Elle n'a postulé à aucun collège. Il lui faudra du temps pour se projeter. Elle trouvera bien un boulot de serveuse, en attendant de prendre une décision.

— Quand elle sort du dîner, la Cadillac est là, Robert ouvre la fenêtre. Je dois dire non, je dois me refuser à lui. Seulement, les menaces fusent. Je me rends, j'ouvre la portière. Il est high, mauvais. Il ne supporte pas que je veuille lui résister. "Enlève ton t-shirt, enlève ta jupe." Il se met sur moi, avec brutalité, sort un couteau et me taillade le sexe. "Comme ça, tu ne seras qu'à moi." Je hurle, ouvre la porte et, à chaque pas, la douleur s'amplifie. J'atteins la maison avant de m'évanouir. Le sang continue à couler. Je rejoins ma chambre à l'étage, prends trois dolipranes, m'allonge un temps assez long.

— Quand la nuit tomba, elle attrapa son surf. Pour se laver de l'agression, pour se sentir libre, encore. Une vague l'avala.

— Quelques jours plus tard, un corps tuméfié, battu par les rochers, méconnaissable, s'échoua sur une plage. Une planche de surf apparut sur une autre crique. Les initiales gravées étaient celles de Virginie et de Robert. Les flics se rendirent chez lui. La Cadillac rose était garée devant la maison vide. Il était à l'évidence parti. Aucune des personnes interrogées ne savait où le trouver.



Richard QUESNEAU

« Les instits
épisode 1 »



Qu'il est loin ce mardi 14 juillet de l'an dernier. L'hippodrome de Longchamp était saturé par une foule populaire. Pour une fois les entrées n'étaient pas réservées à ceux de la haute et aux joueurs invétérés. Dans la tribune, cependant, un groupe de gibus et d'ombrelles en dentelle frémissait en riant. Sur la piste s'alignaient des rangées de pioupious habillés en bleu-gris, beaucoup portaient des pantalons garance, leurs baïonnettes scintillaient. Anxieux ils s'apprêtaient à défiler au pas cadencé. Les chevaux des cuirassiers eux renâclaient parfois, leurs orgueilleux cavaliers lissaient de temps en temps leurs moustaches cirées, un sourire conquérant jeté à chaque jupon qui passait.

"Superficiels ou graves

Uniformes et amours jouent à colin-maillard."

Sous un soleil imposant une file serrée d'uniformes en bicorne, bedonnants, la ceinture serrée par une écharpe à glands dorée, sabre au côté commençait à suer. Sur leur poitrine une batterie de médaille reflétait prétentieusement ses rayons. Chacun y attendait une autre breloque, culottes blanches et bottes noires au garde-à-vous.



"Croix de bronze ou d'argent

Croix de bois, croix de fer, naissent au prix du sang."

Les audacieux, perchés dans les arbres lançaient des quolibets et des hurrahs en agitant des drapeaux en papier. Leur curiosité augmenta au passage du 3^{ème} régiment d'artillerie coloniale. Il faut dire qu'avec ses uniformes de couleur sable, ses casques tropicaux d'officiers immaculés, ses "fameux 75" et, surtout, ces étonnants artilleurs nègres venus de leurs lointaines contrées, il avait de quoi séduire.

"Nées de l'homme ou du vent

Les tempêtes n'ont pas de frontière."

Sur la pelouse verte, l'atmosphère était bucolique. Les enfants s'amusaient autour des Parisiens assis pour piqueniquer d'un bout de saucisson, de pain et de jambon, d'un camembert bien fait et d'un litre de rouge. Dans leur landau, à l'ombre, les bébés sommeillaient ou criaient. Leur chignon relevé pour ne pas transpirer, les femmes souriaient aux hommes à casquette, en canotier... ou nu-tête qui passaient.

"Sursis de l'avenir,

Les dénis, les désirs, l'air tiède et le vin frais."

La fanfare militaire postée en bord de piste, accompagnant la parade, joua successivement *La Marche Lorraine*, *Le Régiment de Sambre-et-Meuse*, *Le Chant du Départ* et d'autres chants moins connus avec force renfort de cuivres et de timbales. Elle conclut, bien sûr, le défilé avec *La Marseillaise*, reprise en chœur et en désordre par des milliers de voix plus ou moins éraillées.

"Barbare et fascinante

La musique martiale efface la raison."

L'enthousiasme fut à son comble quand des centaines de pigeons furent lâchés, affolés, vers le ciel radieux. Ils tournoyèrent quelques minutes au-dessus des civils et des soldats ébahis. Le bruissement de leurs ailes en s'éloignant laissa quelques plumes éparses. Une poignée de volatiles se perchèrent sur les toits des gradins, les autres s'orientèrent, puis s'éloignèrent, la plupart vers Paris.

"La paix s'égare vite

Sans regard clair sur l'horizon."



Delphine et moi avons mis nos bicyclettes l'une contre l'autre, bien calées. Je montai sur le guidon et elle, devant moi, se mit debout sur les selles, son chapeau de paille avec ruban et fleur sur la tête. Avec les jumelles que Lucien m'avait prêtées nous avons assisté au défilé du bataillon cycliste, perchés sur nos propres machines; ce qui nous a beaucoup amusés. Nous avons pu aussi voir passer le Service de Santé avec ses maîtres-chiens qui tenaient en laisse leurs "bouvier des Flandres" noirs arborant une croix rouge.

"Pourquoi admirer un génie

Qui n'a jamais créé d'invention bienveillante ?"

Le soir, la chaleur s'était un peu calmée, mais les bals firent remonter la température de l'atmosphère. Les flonflons entraînaient les couples sur les places. Sous les guirlandes

d'ampoules multicolores et les lampions, des idylles naquirent insouciantes et gaies. Nous sommes rentrés tard avec Delphine., fatigués, mais ravis.

"Ivresse de la fête :

Comme un masque posé sur la nuit à venir."

Le retour rue Marguerin fut épique, en passant par le Champ-de-Mars nous avons assisté à un splendide feu d'artifice. Je me souviendrai toujours de ce si bel été, ici dans la plaine le feu n'est pas artificiel, il est mortel. Malgré mon enthousiasme hâtif, je donnerais volontiers ma place, la guerre n'a rien à voir avec la mienne ⁽¹⁾.

(Extrait du carnet de Louis PERGAUD laissé à son cantonnement le 5 avril 1915)

« Les instits épisode 2 »



La campagne sentait le foin et la luzerne. Le soleil écartelait encore féroce-ment l'ombre de ses rayons.

Il avait laissé son uniforme dans sa chambre pour épauler, pendant la récolte, Maugain et ses fils qui l'avaient bien aidé à repeindre les classes à la rentrée dernière. Quatre jours durant ils avaient travaillé de l'aube au crépuscule. Cet après-midi-là, le battage terminé, il rapportait fièrement dans la main un bouquet de moisson.

"Vertu du paysan

Que la terre convoque au labeur solidaire."

Un pialement lui fit lever les yeux. La buse du bois de la Combe La Fève appelait son petit. Sa chasse lente qui rôdait sur l'éteule suivait un chemin sinueux. Puis elle décrivit quelques cercles et plongea. Malheur au campagnol qui s'était égaré.

"Sous la lumière éblouissante,

Dans les sillons, la vie vient d'épouser la mort."

Loin de ce cri strident la paix régnait. Il rentra en passant par la châtaigneraie. Le ciel, vu à travers les branches et les feuilles, était marbré de verts aux nuances variées. Les bogues étaient charnues, quelques-unes, déjà brunes, promettaient une belle récolte.

"Manne de la forêt

Que partagent les hommes avec les animaux."

Malgré l'effort nécessaire après le travail de la journée, il s'engagea sur la montée de la meunerie, un raccourci. Les larges ailes du moulin tournaient lentement, le vent tiède semblait fatigué. En approchant il entendait de mieux en mieux le grain glisser vers la trémie, des roulements, des grincements. il passa rapidement en plaignant le meunier travaillant dans la tour, une fournaise emplie de poussière par un si bel été.

"Sassement du blutoir,

Le pain blanc de demain, s'apprête entre les meules."

Dans la descente du sentier, un gros insecte s'agitait sur le dos. C'était un scarabée irisé, il le remit sur ses pattes, ce

n'était pas un de ces hannetons nuisibles
bruyants, au ver blanc ravageur ou un
doryphore. Des papillons jaune et noir,
marqués d'ocelles rouges, s'élevèrent sous
ses pas quand il traversa le pré.



*"L'abeille blonde est énervée,
Les pavots dansent au bord du champ; son vol hésite."*

Il était pressé de retrouver la fraîcheur de la treille où ses
parents, Alice sa sœur et son frère de seize ans, Pierre,
l'attendaient certainement. Ils avaient prévu d'aller ensemble à
la fête à Étupes. Avant de partir il y aurait au dîner une tartine
de pâté chacun, un peu de fromage et du raisin. Cela devrait
suffire, mais il comptait aussi sur une bouteille de cidre plongée
dans le puits pour la tempérer.

*"Ombres de la famille,
La paix d'un jour, à la lisière de l'orage."*

Dans la haie, près de la maison, il vit que le roncier était
chargé de mûrons noirs. Un goût de sel sur ses lèvres lui
rappela qu'il avait une gourde au côté. Il but le fond d'eau tiède
qui y dormait et prit tout mon temps pour la remplir de fruits.

*"Promesse de plaisir
Pour des lèvres sucrées et des langues violettes."*

Amaury, le facteur attendait sur le seuil de l'école, l'air
embarrassé. Sa mère discutait avec lui, ses cheveux blonds
étaient noués, mais une mèche rebelle s'agitait au coin de son
regard. Elle l'écartait, machinalement, un mouchoir dans la
main.

PARTIR À REMPLIR PAR LE CORPS.

PEUGEOT

Nom: PEUGEOT
 Prénoms: Jules André
 Grade: Caporal
 Corps: 44^e Régiment
 N°: 114 au Corps. Cl. 1113
 Matricule: 577 au Recrutement. Dédé

Le lendemain matin, après le bal, Jules André PEUGEOT, sa permission raccourcie de deux semaines, rentrait rejoindre son escouade du 44^{ème} R.I. à quelques kilomètres de sa maison natale ⁽²⁾.

« Les instits
 épisode 3 »



17 mars 1915, 7h du matin.

L'aube s'annonce, pâle, entre les barreaux que je commence à distinguer. Le résultat de l'affaire est bien triste, je n'ai pas pu dormir, on attend la réponse à la demande de recours. J'écris à la lueur de la bougie que le 2^{ème} classe Martin m'a glissée en cachette dans la poche, hier pendant la promenade.

Je n'entends pas de bruit du côté de Lechat et Girard. Lefoulon a marmonné presque toute la nuit, un cauchemar sans doute ; hier il a été aussi courageux que les autres. Mais la nuit, parfois, n'est pas magnanime.

"Il est des matins calmes

Qui ignorent leur soir et la nuit qui le suit."

J'ai écrit une lettre à Eulalie, la sœur de Lechat, ce brave garçon de café avait du mal à trouver les bons mots pour exprimer son désarroi. Lefoulon, cheminot, m'a seulement demandé de vérifier son orthographe, dans son mot il regrettait

de ne pas avoir épousé son amie "pour l'enfant" avant de partir. Plus j'y pense, plus je crois que l'essentiel de nos malheurs viennent de l'ignorance, et qu'elle-même est l'orpheline de l'éducation.

"Noire ou blanche qu'importe,

La plume est un levier pour rendre l'homme libre."



Théophile Maupas avec ses élèves au Chefresne

À Rousseville et au Chefresne, j'avais toujours du mal à faire débiter aux enfants le poème de Chantavoine* ou à faire aux plus grands "le quart d'heure d'allemand". Mais quel plaisir de leur faire découvrir les plantes dans le Bois du Gros Chêne, ou les têtards dans l'étang en dehors de leurs deux classes de trois heures, surtout en juin dernier.

"Sources des connaissances,

Pouvez-vous nous désaltérer sans nous tromper ?"

J'ai appris que la guerre est devenue un outil pédagogique. Mais quelle guerre ?

Celle de ces vieilles tranchées, où, comme je te l'ai dit, nous restons des jours entiers, les pieds dans la boue, en compagnie des rats ? Celle où la peur, quand nous sommes en première ligne, est remplacée par la fatigue des travaux, lorsque nous devons reconstruire les casemates et les boyaux après les nuits de bombardement ? Celle de la déprime, de la tristesse qui nous assaille tous et de la maladie soupçonnée de lâcheté par les officiers méprisants ou cruels ? Celle



des camarades morts qui jonchent les fils de fer barbelés?

"La violence est aveugle

Qui ne voit même pas sa propre destruction."

Ma petite Blanchette, je suis très fier des premiers pas de Jeanne à l'école dont tu m'as parlé. Je souhaite qu'elle suive les traces de Suzanne. Quel dommage que, le 15 août, la cérémonie de distribution de la remise des prix a dû être annulée. C'était un si bel été quand je vous ai quittées. Notre Suzanne aurait reçu de la main du préfet son certificat d'études; première du canton pour une fille, puis entrée cette année à l'École Normale de Saint-Lô. Tu te rends compte! Donne-lui mes manuels, et surtout la nouvelle édition du Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire de Ferdinand Buisson. Elle a toutes les capacités pour devenir directrice et faire aimer la paix.

"Les chemins du savoir

Détournent les enfants des sentiers de la gloire."

Je vous embrasse toutes en attendant de vous revoir dans la lumière.

Lorsque tu recevras cette lettre, lis-la-lui, elle est assez grande pour savoir. Notre Jeannette est encore petite, attends quelque temps pour lui parler de moi. Je garderai sur moi ta carte, ta bonne lettre, ton beau petit sac et tes cheveux.

Ton petit caporal - Théophile



NOTES

(1) **Louis PERGAUD**, né en 1882, instituteur, écrivain et poète profondément antimilitariste suite à son service militaire, il a obtenu le prix Goncourt 1910 pour son recueil de nouvelles *De Goupil à Margot*. Auteur de *La Guerre des Boutons* en 1912, mobilisé, sous-lieutenant au 166^{ème} R.I., il est blessé le 6 avril 1915 dans le secteur des Épargnes. Porté disparu, il serait mort le 8 dans le bombardement de l'hôpital allemand provisoire à Fresnes-en-Woëvre où il avait été recueilli. Son corps n'a pas pu être identifié.

(2) **Jules André PEUGEOT**, né en 1893 dans le Doubs, instituteur à Villers-le-Lac, était célibataire. Il effectuait son service militaire de trois ans depuis avril 1913, comme caporal au 44^{ème} R.I. Le 2 août une patrouille allemande du 5^{ème} chasseur à cheval "agresse" la 8^{ème} escouade à la sortie de Joncherey. Après une échauffourée où trois ennemis sont blessés, un cavalier prussien le tua d'un coup de revolver. Aussitôt abattu de deux balles par un soldat français, son adversaire, un lieutenant, représentera, avec lui, les premiers morts de la guerre 14-18.

La guerre officiellement ne commença que le 3 août.

(3) **Théophile MAUPAS** épouse, après le décès de sa femme Blanche Malard qui lui a donné en 1901 une fille Suzanne, Blanche Herpin qui accouchera de Jeanne en 1910. Mobilisé dès le 2 août 1914 à 40 ans, caporal en mars 1915, il passe en conseil de guerre de la 60^{ème} D.I. avec 3 autres caporaux et 18 autres soldats pour "Refus d'obéissance devant l'ennemi". Les gradés seront les seuls condamnés à mort.

Il sera fusillé le 17 mars en début d'après-midi, le lendemain du

jugement. Environ deux heures plus tard arrivera la lettre indiquant le résultat du recours en grâce qui commuait la peine en travaux forcés.

Les quatre hommes ne furent réhabilités qu'en mars 1934.

*** Le poème de Chantavoine :**

"Nous sommes les petits enfants

De la vieille mère patrie :

Nous lui donnerons dans dix ans

Une jeune armée aguerrie."



Françoise DANEL

« 1976 »



L'été 1976, pour tous ceux qui s'en souviennent, a été exceptionnel: ce fut l'année de la grande sécheresse! Le dérèglement climatique sévissait déjà mais, bien entendu, dès les premières pluies d'automne, on l'a vite oublié. On a dit que ce phénomène serait unique dans le siècle... On ne voulait pas écouter ceux qui, visionnaires, tiraient déjà sur la sonnette d'alarme. C'étaient de doux dingues écervelés!

Jeanne, seize ans, était lycéenne en classe de seconde, libérée des cours dès le début du mois de juin car il fallait laisser les salles pour les épreuves du bac. Le mercure grimpait. Les shorts et les robes légères étaient de rigueur. Par une petite annonce relevée dans un journal et une visite à un organisme parisien qui mettait en relation les agriculteurs et les saisonniers, Jeanne s'était inscrite pour aller effectuer la castration des maïs dans le Sud-Ouest. Camping rudimentaire mais international au bord du gave d'Oloron où une centaine de personnes, adolescents et jeunes adultes, se partageait un terrain aux conditions d'hygiène très limites: deux toilettes vite saturées et un point d'eau potable...

Le travail était répétitif et pénible à cause de la chaleur. Il fallait parcourir les champs de maïs dont les tiges dépassaient les deux mètres afin d'ôter certaines fleurs: les mâles? les femelles? pour obtenir du maïs de semence. Les journées commençaient très tôt pour profiter de la fraîcheur matinale. À six

heures, des tracteurs venaient chercher les travailleurs qui s'agglutinaient dans des remorques. Ils étaient déversés dans le puzzle des champs aux alentours. Les rangs, très étendus,



n'en finissaient pas. Ce job était essentiellement réalisé par des étudiants qui ne craignaient pas la marche à pied et... le fouettement des feuilles sur le visage. Quand le tracteur oubliait de ramener les castrateurs au camp, ils rentraient à pied. Le camp était installé en pleine campagne et, pour se ravitailler, il fallait se rendre à la ville la plus proche, Peyréhorade, à environ cinq kilomètres, à pied ou en stop. Chaque soir, des fêtes votives voyaient cette main-d'œuvre se mêler à la population locale pour goûter le vin de pays et participer aux sauts basques. Les fêtes s'étaient sur plusieurs jours dans chaque village et se succédaient aux alentours. Le calendrier ne laissait pas de temps mort ! Pas de répit !

Pour venir, Jeanne avait pris le train ; le trajet ne lui coûtait rien, son père était cheminot. Elle avait emporté son matériel de camping qu'elle allait expérimenter seule. Elle allait découvrir le monde du travail, l'autonomie, la liberté, les soirées sans fin et les amours éphémères mais non moins intenses. Elle était déterminée à gagner le maximum d'argent et pour cela, même si l'heure du coucher était proche de celle du lever, elle savait être au rendez-vous du départ du tracteur. N'étaient rémunérés que les courageux matinaux... On les identifiait à la descente de la benne, pas moyen de se faire du blé sans mutiler les maïs !

Sans moyen de transport pour se rendre aux fêtes, le stop était le moyen de locomotion privilégié. Jeanne voyait la vie en rose, elle aimait ceux qui lui souriaient. Elle était à cent lieues

d'imaginer qu'on puisse exercer sur elle quelque violence. C'était une adolescente avec un corps de femme mais encore une âme d'enfant. Bien sûr, elle avait déjà eu une amourette avec qui elle avait échangé des baisers et quelques chastes caresses. Ce soir-là, comme souvent, elle repartait seule après avoir dansé. Pour ceux qui ont pratiqué le stop, la météo et l'âge du pratiquant augurent de la réussite du trajet. Le temps était au beau fixe, la jeunesse l'avantageait sans aucun doute. Un jeune homme, vingt-cinq maximum, s'arrêta.

"Tu vas où ?"

"À Hastings, au camping près du gave."

"Tu es toute seule ?" Jeanne ne savait que répondre. Oui, à ce moment précis, elle était seule, malheureusement, elle aurait dû attendre les autres.

"Oui, enfin non, au camp, on est nombreux. Je fais les maïs. Je suis arrivée il y a dix jours."

"Ok, monte, je dois passer chez un pote, ça te dérange pas ?"

Si, ça la dérangeait. Ou il la déposait au camp ou elle trouverait bien un autre véhicule. Mais elle ne dit rien.

"Ton ami, c'est loin ?"

Il ne répondit pas mais sa main droite lâchait régulièrement le volant pour s'aventurer sur le siège passager. Jeanne, stupéfaite, ne savait que faire. En son for intérieur, les clignotants étaient au rouge. Fuir au plus vite. Ne pas céder. Ne pas être la proie

de ce prédateur. Son corps se tétanisait. Sa parole se coinçait au fond de sa gorge. Il stoppa sa voiture en bord de route.

"Pourquoi on s'arrête là ? Et ton pote ?"



"Comme si tu savais pas..."

Ses mains s'insinuaient déjà sur ses seins, sa bouche gourmande lui imposait un baiser sangsue. Jeanne aurait voulu hurler, aucun son ne sortait.

"Allez, laisse-toi faire. Tu cherchais un mec, tu faisais du stop la nuit."

Jeanne était naïve, une oie blanche dans le marigot où barbo-taient des porcs. Jeune, baraqué, contre lui elle ne faisait pas le poids. Elle était au milieu de nulle part, sur une départementale où le flux des autos, à cette heure avancée, était proche de zéro. Elle était seule, elle ne pouvait attendre aucune aide.

"Non, non..."

Elle pensait crier, elle murmurait à peine. Alors, comme un animal qui hiberne, elle mit en pause son esprit, ses pensées. Il n'aurait que son corps : de la viande, de la barbaque... son âme, jamais. Elle réussit à dissocier son anatomie de sa volonté. Elle était absente alors qu'il s'octroyait un plaisir non consenti. Combien de temps dura cette agression ? Dix minutes ? Une heure ? Trop longtemps, assurément. Son affaire faite, sans un mot, il la déposa à l'entrée du camp.

Jeanne avait l'odeur de sa sueur sur elle. Elle se dirigea vers le gave, entra dans ses eaux pour se laver, pour se purifier.

Travailleuse assidue, chaque matin, elle arpentait les rangs de maïs. Elle sortait encore le soir, jamais seule. Elle ne recroisa pas son agresseur, heureusement. Dans trois jours, la campagne de castration se finirait.



Elle l'aurait volontiers émasculé... Dans trois jours, elle reparti-rerait. Elle enfouirait ce souvenir dans les limbes de sa mémoire.

Elle garderait quelques images : le gave, Hastings, Peyrhorade, la fraternité dans les champs, la ferveur des fêtes, la météo dérégulée.

Sur la balance, l'été 1976 oscillait entre agréable et catastrophique.



Christelle MATHIEU

« L'abandon en héritage »



Le maire réservait à la noble dynastie de singes, une tuerie : une tarte à la rhubarbe meringuée, accompagnée d'un flan à l'ancienne. Cet alliage d'acidité, de sucrosité, de moelleux, traînait sur le palais d'une lenteur désespérante. "Que faire pour éviter de passer un mauvais quart d'heure ?", pensa le maire.

La sueur au front, il s'adressa à la guenuche :

- Même si je ne t'ai pas nourrie comme il fallait, laisse-moi la chance de réessayer. Tu aimes les tartes au citron ?

- Berk, beurk, pouah, dégueu !, fit la guenuche.



Quelqu'un frappa au carreau de l'hôtel de ville : un bâtard, un roquet perdu dans la nature, qui cherchait quelques croquettes à se mettre sous le croc. On manque d'intelligence quand on a la dalle.



Le maire l'expulsa d'un coup de pied. Le petit chien n'avait pas la moindre conscience politique. Il se mit à faire des grimaces. Ses rhumatismes lui coupaient les pattes. Puis il passa son chemin, Rien à foutre du maire, dit-il, bientôt je dévorerais son cadavre avec, dans la gueule, le goût de l'enfer.

Il éprouvait un profond respect de fraternité envers la dynastie de singes. Ils aimaient siroter une bière à la fin d'une garde à vue, et parler à haute voix des plans machiavéliques du maire.

Ce dernier n'entendait pas nourrir les pauvres. Il comptait sur leur instinct de survie, persuadé qu'ils ne mourraient pas de faim du jour au lendemain.



C'est difficile de tenir à distance ce petit chien, ce personnage meurtri au ventre par la plaie de la faim. Je suis la narration abjecte d'une famine. Que faut-il crier sur les toits ?

d'ombres je me noie

de ses pattes maigres, folles

jaillit le supplice

J'ai pris rendez-vous. Quinze heures trente-cinq. Tiens, je suis née à quinze heures trente-cinq. C'est dieu qui fait des clins d'œil, paraît-il.

La foule de Couloirs m'étourdit. Je ne dois pas protester. Je le sais. J'ai fait de bonnes études. J'étais une élève sérieuse.

J'invente un langage. Je baisse les yeux. Les héros n'existent pas. Je voudrais déjà le remercier.

J'entendais crever l'abcès :

- Je suis une femme qui ne sort pas souvent de son rôle. Je me dois d'entrer en communication avec vous, monsieur le maire, afin de régler au plus vite le destin de mes personnages. Je vous supplie, je vous conjure, je vous implore ! Je soignerai mon écriture. J'accorderai les verbes. Je coucherai les mots. Je travaillerai mes carences. Alimentez la race canine.

Je vous en saurais gré. Je vous en saurais gré.

Bouffi d'orgueil, le maire me jeta un chèque à la figure :

- Reprenez votre narration, madame.



J'empochai le chèque, des zones d'ombre plein la tête.

D'un rire insensé, je tournai les talons. Dehors, je chassai les

bruits du ciel. Je vidai mon cœur de sa rancœur.

La ronde du temps, comme une danse, une

douceur, fit un tour dans mon cœur. Et je les

abandonnai: la dynastie de singes et le petit

bâtard.

Je n'étais pas meilleure que le maire.



Régine PAQUET

« Cette chanson... »

Depuis 30 ans
je ne la chantais plus
celle qui avait accompagné de ma vie les débuts
dans les brisures de mes désirs se glissant
tel un amant

Depuis 30 ans
elle était pour les autres pour ces femmes
pleines de souffrance à l'âme
que je croisais si souvent
sans un amant

Depuis 30 ans
insignifiante elle dormait
dans les draps froissés du passé
attendant le juste moment
plus un seul amant

Aujourd'hui elle a ressurgi
à peine la porte ouverte
et la maison déserte
à petits pas mais à grands cris
tambours battants

Elle est là elle ne s'enfuira pas
cette chanson des jours sonnant le glas
les mots si familiers de Barbara
je les fredonne désormais tout bas
en retrouvant la solitude entre mes bras

